

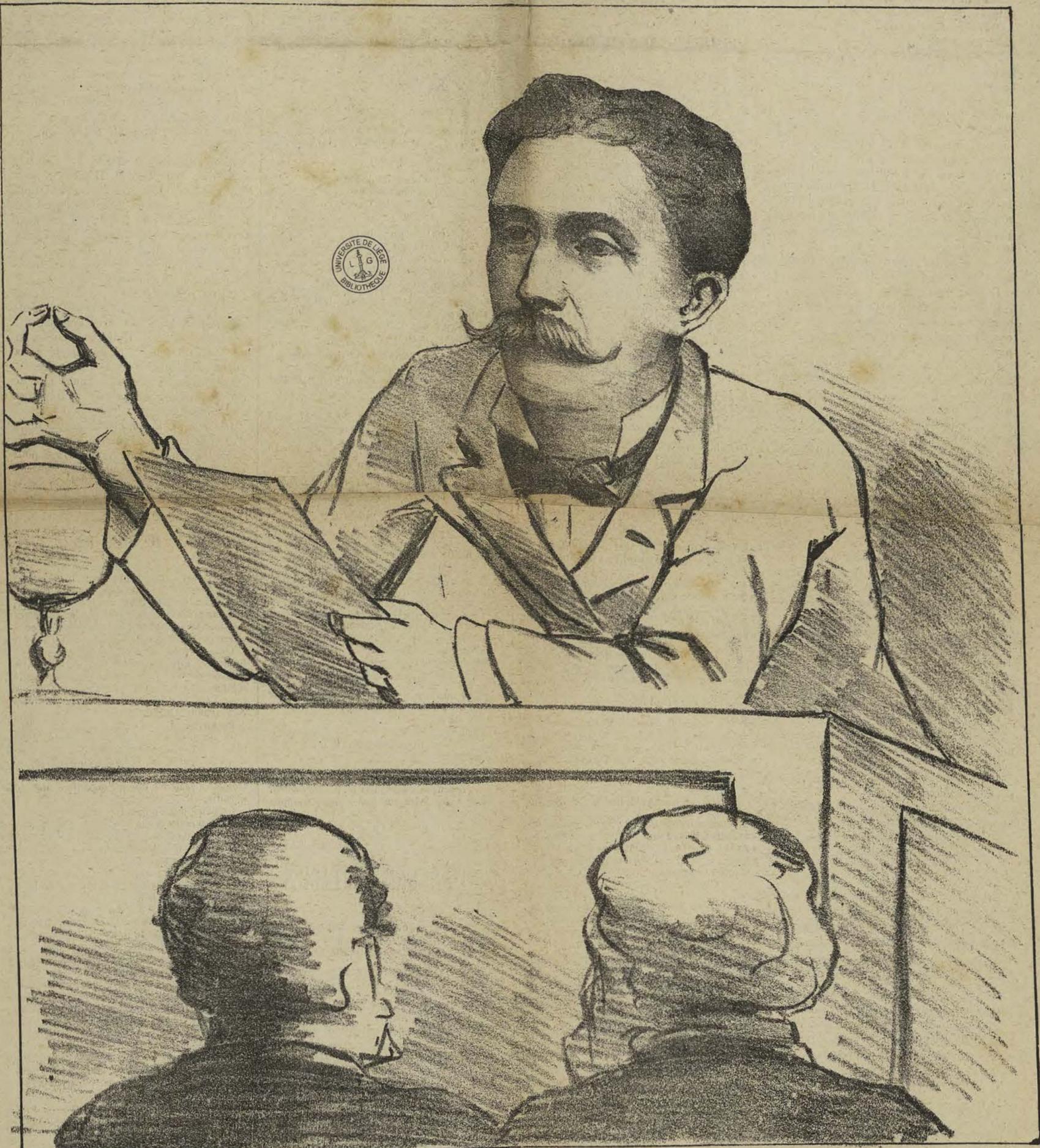
ABONNEMENT UN AN (52) 5 F. 50

# LE FRONDEUR

BUREAU DE LA REVUE DE LA PETITE

15 C<sup>MES</sup> = LE N<sup>O</sup>

JOURNAL SATIRIQUE PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS



Oui, Messieurs, par un heureux hasard, je viens de trouver le moyen d'augmenter de six millions, le déficit que nous avons déjà! Je crois être l'intégrité des sentiments du pays en proposant d'employer cette somme à la construction d'un palais somptueux pour nous: La nation doit tenir à ce que ses représentants soient bien logés!

ABONNEMENTS :  
Un an . . . . . fr. 5 50  
Franco par la Poste

Bureaux :  
12 - Rue de l'Etuve - 12  
A LIÈGE

# LE FRONDEUR

Journal Hebdomadaire

## SATIRIQUE, POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

ANNONCES :  
La ligne . . . . . fr. 25

RÉCLAMES :  
Dans le corps du journal  
La ligne . . . . . fr. 1

On traite à forfait.

Un vent de fronde s'est levé ce matin, on croit qu'il gronde contre...

Il n'y a que les petits hommes qui craignent les petits écrits

### Le Patriotisme parlementaire

Nos bons, nos braves, nos excellents députés!

Qui se serait attendu, de leur part, à un pareil accès de patriotisme?

Comment, le Palais de la Nation brûle et immédiatement toutes les haines, toutes les querelles de parti sont oubliées, et voilà que droite et gauche unanimement se disent prêtes à tous les sacrifices pour réparer le désastre!

Avec notre argent, il est vrai, mais enfin c'est un détail.

L'important, et les journaux l'ont fait remarquer, c'est que M. Nothomb, au nom de la droite, a déclaré que les catholiques voteraient des deux mains tous les crédits qu'on leur demandera... pour les loger avec le *psychitt* voulu.

C'est ce que la presse doctrinaire appelle une « déclaration patriotique ».

En effet, c'est le mot.

Il faut être patriote jusqu'au bout des ongles pour ne pas hésiter, en présence de ce malheur national, à dépenser l'argent du pays.

Le patriotisme aurait peut-être été plus accentué encore, si ministres et députés avaient déclaré renoncer à leur indemnité, à leur traitement, afin de contribuer à réparer le mal, mais ils n'y ont probablement pas songé.

Car, évidemment, des hommes qui font si facilement des « déclarations patriotiques » se seraient fait un véritable plaisir de nous donner cette nouvelle preuve de leur patriotisme.

Plaisanterie à part, il faut avouer que l'on a lâché, à propos de l'incendie de ce palais (où l'on a tant débité de bourdes depuis cinquante ans) des sottises de calibre majestueux.

Toutes les phrases chères à feu M. Joseph Prudhomme, ont été mises à contribution par les journaux.

Une gazette — l'*Etoile belge* je pense — a dit avec une solennité comique : « c'est la maison de tous qui est détruite. »

La maison de tous, merci!

Qu'un pauvre diable sans domicile essaye donc d'y aller loger, il verra comme il sera reçu.

On ne permet même pas « à tous » d'y envoyer des représentants.

Ce privilège est réservé à une infime minorité de la nation.

Et l'on appelle ça « la maison de tous ». C'est abuser des mots ronflants.

Je ne veux pas revenir, d'ailleurs, sur toutes les bêtises dites à ce propos.

Je tiens seulement à relever une observation faite par MM. les députés.

« Nous ne pouvons, disent-ils, siéger dans le local du Sénat, il y a des courants d'air. »

Eh bien mais dites donc, les sénateurs, c'est donc du gibier à courant d'air alors?

Les bons vieux impotents peuvent supporter les courants d'air et vous pas?

Pauvres petits députés, élevés dans du coton.

En résumé, les députés ne veulent pas siéger dans le local du Sénat.

Il leur faut un local pour eux seuls — avec buvette probablement.

Comme l'a dit le brave Onésiphore Bernaert, il n'est pas digne pour la Chambre « de siéger chez autrui. »

On voit bien vraiment que cela ne coûte rien à ces messieurs.

Sinon, il ne nous la ferait pas à la dignité de pareille façon.

Bons patriotes oui, généreux si l'on veut

— mais à condition que ce soit de nos deniers.

CLAPETTE.

### SCÈNE

DE

### L'HISTOIRE CONTEMPORAINE.

Le théâtre représente un appartement du Roy. Celui-ci est très spirituellement occupé à faire du boucan « *in petto* ». Chaussé de bottes lâches, il combat au fleuret un spadassin fictif. L'orchestre joue : « As veou Blondin !... » Un larbin aux gras mollets vient, avec un coussin national, annoncer que Frère est porteur d'une nouvelle très « vlan ». Boum ! — Frère entre.

Le Roy (avec calme).

« Prends-un siège, ministre, et me conte la chose. »

Frère (tragique).

« O mon roi bien aimé !... Je le voudrais... mais le malheur est trop grand... » [n'ose...]

Le Roy (palot).

« Il est trop grand ? ô dieux ! »

« Le char de mes Etats danse-t-il sur des œufs ? »  
« De quelques cents cur's prend-on le picotin ? »  
« Janson est-il vainqueur ou la chambre endormie ? »

Frère (ardent, avec un geste olympien).

« En feu ! mon Roy ! en feu ! oh ! sinistre incendie, Mon hôtel ! ma femme ! déplorable destin ! »

Le Roy (regardant le plafond).

« O ciel !... »

En ce moment on entend des cris du dehors. Le peuple est au parc qui organise une espèce de réjouissance. Les fauteuils renversés au feu, deux par deux, vont aux « sénateurs ». Frère s'approche d'une croisée. Le Roy pâlit. Frère avec une ironie jaune :

« Infâmes pétroleurs ! ils rient ! ils se démentent, ils sont donc bien contents ! Tout Bruxelles est en proie. »

« Aux transports odieux d'une coupable joie »  
« Qu'elles rosses, grand Roy, que ces énergumènes ! »

Le Roy (avec courage).

« Barricadons-nous... »

Bruit sourd dans l'escalier. On monte précipitamment. La porte s'ouvre d'un coup... Bara et Olin entrent ensoufflés.

Bara (qui a le hoquet).

« J'entre au sein du brasier... les flammes m'environnent. »

« L'huissier timide fuit ce paradis qui brûle. »  
« Je marche dans le feu... les poutrelles détonent »  
« Les plafonds crient et tombent... je sauve une pendule. »

Olin (qui roule ses yeux furieux sur Bara).

« Sire, tout ce qu'on peut tenter en cas semblable... »  
« Je l'ai fait. Mais en vain, me montré-je admirable ! »  
« En vain de ce péril mesurant la grandeur »  
« Resté je le dernier, n'écoulant que mon cœur. »  
« L'incendie en courroux... »

Le Roy.

« A-t-on la pompe au moins ?... »

Bara.

« On délibère... »

Le Roy.

« Ah ! bah !... »

Olin (inspiré).

« Buis en est aux cents coups. »

« Et l'on peut supposer que bravant le courroux »  
« Du funeste élément, il est en plein brasier, »  
« Qu'il est noir, qu'il est « feu », qu'il est carbonisé... »

Le Roy (triste et résigné).

« Pour lors qu'avec éclat... »

Par la coulisse du fond Buis apparaît, la tête entourée de compresses, noir, sentant le roussi.

Buis (d'une voix dotente).

« Des éclats parlez-m'en... !! »

« J'en ai la tête pleine... »

L'orchestre entonne une fanfare échevelée... un pompier réveillé en sursaut se met à sonner l'alarme... le mécanicien éperdu fait descendre l'apparition... le poète pris à l'improviste et qui devait descendre du ciel sur un fil de fer, après être resté quelque

temps accroché par le fond de la culotte, tombe sur la scène...

Scène finale éclairée au magnésium indigo.

A droite l'ombre du poète incompris, mort les coudes au vent, drapé dans sa misère et sa houpelande de trente sous. — Il avait chanté le peuple.

A gauche, le superbe trio Frère, Olin, Buis, dans l'attitude des trois grâces de Germain Pilon. Le roi plane avec l'écusson belge dans un feu de bengale orange. Au fond l'incendie du Palais de la Nation, d'après l'incendie d'Irkoutsk dans *Michel Strogoff*.

Le poète (s'accompagnant sur une harpe).

« Charmant ! charmant petit pays... »  
« Las !... tu t'en vas de mal en pis... »

Il brandit deux tibias :

« Depuis tes pères, les Nerviens »  
« Aduatiques-francs Saliens »  
« Depuis tes pères, les Trévires... »

« Jadis on te saignait à blanc »  
« Nous, nous avons de plus l'honneur »  
« De payer cher l'opérateur »  
« Le grand César tuit les Francs... »  
« Aujourd'hui on nous les suture... »

Le poète s'éteint. Le Roy, qui tout ce ce temps a fait des simulacres de « Mouche d'or », s'arrête et d'un ton superbe de détermination, il s'écrie :

« Je me dois à mon peuple en cette circonstance »  
« Et je vais de ce pas diriger quelque lance »  
« Quitte à me brûler vif comme un simple pompier »

Un peu refroidi :

« Plutôt... amis... oh ! que ferions-nous bien ? »

Les amis en chœur :

« Souper ! »

Le Roy (inébranlable).

« Eh ! bien je ferai plus !... demain quand Apollon »  
« Fière, mon brave ami, tu iras en mon nom, »  
« Près des pauvres brûlés... voir s'ils se portent »  
« [mieux !... ] »

Et finita la comedia.

L. HILARÈS.

— Pauvre docteur ! il aurait voulu être enterré au milieu de ses clients, et ce dernier vœu n'a pu être exaucé.

— Pourquoi donc ?

— Il n'y avait plus de place.

— Mon ami, ayez du courage... Votre premier commis a pris la fuite en enlevant...

— Ma caisse ?

— Non, votre femme.

— Christ ! m'avez-vous fait une peur !

Nouvelle bonne :

— Encore un petit renseignement, mademoiselle... Puisque vous aviez une bonne place, pourquoi avez-vous quittée ?

— Parce que monsieur ronflait.

### POTINS UNIVERSITAIRES

Il paraît que le bon Potentaster est encore en train d'en faire de belles à l'Université qu'il désorganise avec tant d'art.

On sait qu'en général, la science, le talent, jouent un rôle tout à fait secondaire lorsqu'il s'agit d'obtenir une chaire quelconque à l'Université de Liège.

Le père Potentaster, qui sait ce qu'il faut pour être agréable au patron, s'enquit d'abord des services que le candidat a rendu ou pourrait rendre au ministre-soleil et à sa famille.

Quand le candidat est satisfaisant sous ce rapport, il est à peu près certain d'être nommé. Si, avec cela, il est capable, c'est tant mieux — mais ça n'est pas indispensable.

Nous avons encore, pour le moment, un exemple assez caractéristique des procédés de l'aimable recteur.

La place de professeur du cours d'exploitation de chemin de fer, est vacante.

Deux candidats sont en présence.

D'une part, M. Duguet, répétiteur depuis

18 ans à l'Université de Liège. Il y a cinq ou six ans l'Association des ingénieurs ayant mis au concours la question de l'exploitation des chemins de fer, M. Duguet remporta haut la main le prix de mille francs. C'est d'ailleurs un ingénieur instruit, distingué et très sympathique à la jeunesse des écoles.

On ne le nomme pas.

D'autre part, M. Stévant, n'ayant jamais enseigné, mais directeur des ateliers de la Meuse (Sclessin) — dans lesquels, je pense, la famille Orban est intéressée — conseiller communal — c'est-à-dire pouvant être utile à la bonne cause — et... c'est tout.

Bien entendu, c'est M. Stévant qui est choisi.

Cela va de mieux en mieux.

Et dire que M. Van Humbeek s'est empressé de reporter sur cet homme (qui n'a eu que le talent de caser à l'Université tous les siens, à commencer par son fils), tout l'honneur de la prospérité dont jouit l'Université de Liège.

Il est vrai que de son côté Potentaster avait congratulé ministre.

*Asinus asinum fricat :*

Ce qui n'empêche pas que cette triomphante médiocrité trône dans son fauteuil de recteur et fait de l'Université dont on lui a confié les destinées, non un temple de la science, mais une forteresse doctrinaire.

Ce qui est, d'ailleurs, ce qu'il faut de moins maladroit, puisque ses intérêts sont de ce côté.

Décidément, si l'on instituait un cours d'exploitation de l'enseignement supérieur, il est un homme tout désigné pour occuper cette nouvelle chaire avec distinction ; c'est le recteur.

CLAPETTE.

### POURQUOI JE SUIS MÉCRÉANT.

C'est parce que je suis dévot.

Au premier abord, cela vous semble un paradoxe, et pourtant rien n'est plus vrai.

Je ne crois pas à la confession, à l'extrême-onction, au baptême, à l'eucharistie, etc., parce que je suis épouvantablement dévot.

Quand vous vous confessez, des bons hommes en jupon noir ont, affirmé-ils, le pouvoir de vous pardonner n'importe quelle infamie, et en sortant du confessionnal, le bon Dieu n'a plus rien à dire, vous êtes blanc comme neige.

Ça me paraît très fort.

Si, au moment de rendre sa belle âme, une épouvantable crapule reçoit le sacrement de l'extrême-onction, si on dit la messe sur sa carcasse innocente désormais, les mêmes messieurs cur's l'expédient dans le paradis.

Le bon Dieu n'a rien à y voir.

Si un pauvre crapaud vient à mourir sans avoir reçu de l'eau sur la tête, il a beau n'avoir rien fait, il doit brûler.

Quand un même curé prend un pain à cacheter dans les doigts, il en fait, à l'aide de cérémonies quelconques, autant de bons Dieux qu'il y a d'hosties.

Eh bien ! je me refuse complètement à croire qu'un homme habillé en noir, avec un râpé sur la tête, ait le pouvoir de faire qu'un scélérat soit un honnête homme.

Qu'il puisse envoyer rôti ou s'amuser à son gré des pignoufs qui commencent en se disant : si ça ne fait pas de bien, ça ne peut pas faire de mal, ou de pauvres petits êtres qui ne pensent à rien, et qui n'ont même pas demandé à venir au monde.

Je crois que le bon Dieu seul, s'il y en a un, possède tous ces pouvoirs.

Lui seul, étant donnée la puissance qu'on lui attribue, doit savoir si, malgré messes et confessions, un individu est bon et honnête et innocent, ou s'il mérite d'être puni.

Quant aux enfants, un Dieu juste ne saurait condamner ces petits êtres adorables, qui n'ont eu pour tout crime à se reprocher, que de n'avoir rien pensé.

Maintenant, je me refuse énergiquement à supposer même, que ces prêtres hargneux et rapaces, que ces êtres méchants et vicieux qui passent chaque jour devant les tribunaux, aient pu couvrir du pain à cacheter en bon Dieu.

Il y a de bons prêtres !

Soit ! il y en a des masses de fameux, si vous le voulez, mais il y en a de fameusement mauvais aussi.

Ces gens auraient pu mettre Dieu, à leurs ordres ?  
 Allons donc !  
 Mais j'adore Dieu, moi, je ne veux pas croire qu'on le met ainsi dans l'obligation d'obéir au premier crétin venu qui en ferait ce qu'il voudrait parce qu'il n'a plus de cheveux où les mahométans ont une queue et parce qu'ils sont tout de noir habillés.  
 Vous voyez donc bien que si je suis irréligieux, à la façon dont on l'entend, c'est par religion même.

CHARLES LEROY.

## Histoire ancienne.

(SUITE voir le n° 193.)

Au jour fixé pour le débat, une foule énorme encombra le Parthénon, où se réunissaient les juges de l'aréopage.

Ceux-ci, drapés dans leurs longues robes, attendaient avec une impatience, à peine atténuée par le souci de la dignité de leur état, l'arrivée de la plaignante. La réputation de grâce et d'étrange beauté, la récente conversion de Krom-pi-re, ancienne prêtresse de Vénus, au culte du vrai Dieu, dont Anaxagore et Socrate s'instituaient les mortels prophètes, les circonstances particulières dans lesquelles s'était produit le conflit, tout enfin contribuait à faire de cette minuscule querelle entre la Lesbienne au nez élégant et le jeune Ephèbe au pied pointu, un évènement digne de passionner la Grèce.

Et puis, faut-il le dire ? les juges — ceux de ce temps-là, bien entendu — passaient alors pour aimer la beauté dans ce qu'elle a de plus palpable et de moins voilé. Tous, dès qu'ils avaient dépoilé leurs robes, volaient avec empressement vers les gymnases où s'exerçaient les beautés peu vêtues ! Souvent, à cause de leur grand âge, ne pouvaient-ils prendre part aux mêmes exercices, mais du moins ils réchauffaient leur cœur, par la vue de cette jeunesse ardente et licencieuse.

Aussi un frémissement courut sur toutes ces robes quand Krom-pi-re entra dans l'enceinte du Parthénon, en compagnie de son défenseur.

Simplement vêtue d'une paire de boucles d'oreilles et d'un collier de perles fines, la jeune Lesbienne apparaissait enfin dans tout l'éclat de sa radieuse beauté.

Ses traits délicats, ses formes à la fois opulentes et élégantes, constituaient un délicieux ensemble que détruisait seul son nez, charmant aussi, mais peu conforme aux règles de l'esthétique grecque.

Néanmoins elle était adorable et les juges se lançaient des regards où se lisaient clairement la convoitise et l'admiration.

Krom-pi-re salua l'aréopage, puis tout émue encore par l'imposante assemblée qui la contemplant, elle perdit la tête et obéissant peut-être à une vieille habitude, elle se coucha auprès de son défenseur, au lieu de s'asseoir sur le siège qui lui était destiné.

Une obligeante observation du président la rappela au sentiment de la situation. Elle fut assise à sa place et les débats commencèrent.

Le défenseur de la jeune Lesbienne était une des célébrités d'Athènes, c'était Cléon. Ancien savetier, il s'était un jour lancé dans la profession d'avocat, prétendant que mieux que ses confrères, il saurait ménager les cuirs. Bientôt après, la politique l'attira. Dans les assemblées publiques la voix de Cléon, dominant le tumulte savait émouvoir et charmer la foule des citoyens. Bref, Cléon était devenu le lion d'Athènes.

Aussi, un grand silence se fit quand il prit la parole.

« Juges, s'écria-t-il d'une voix forte, vous êtes femme par la robe, vous devez considérer comme votre affaire de ma cliente.

Oui juges ! ma cliente mérite, je ne dirai pas votre indulgence, mais votre approbation entière et comme femme et comme citoyenne.

L'histoire de ma cliente est, d'ailleurs, assez connue.

Comme femme, elle a suivi toujours les préceptes de sa religion — seulement sa religion a changé, voilà tout. Quand elle était panthéiste, elle adorait tous les dieux indifféremment. Aujourd'hui qu'elle a été convertie par un apôtre de la foi d'Anaxagore, elle ne sacrifie plus qu'à un seul maître.

Comme citoyenne, elle a préparé des jeunes gens, encore inexpérimentés, à l'exercice de leurs droits d'hommes libres, leur donnant la science dont ils auront besoin plus tard pour être bons époux et bons pères.

Et après une jeunesse toute consacrée à un travail de tous les jours et, j'ose le dire, juges, de toutes les nuits, ma cliente se voit injuriée par un éphèbe mal élevé.

Car, sachez-le, juges, Krom-pi-re qui en grec pur signifie fleur-de-trottoir, a, dans le langage des gens d'Argos, une signification moins inoffensive : il veut dire alors pomme de terre (1). (Sensation prolongée).

Or, cette année, les pluies ont gâté les légumes, les pommes de terre sont malades et en appelant ma cliente Krom-pi-re, l'éphèbe qui se trouve devant vous a voulu dire que ma cliente avait la maladie des pommes de terre.

J'ai dit, juges. (Applaudissements prolongés).

Après cette émouvante harangue de Cléon, les juges attendris, d'une part, par la grâce de Krom-pi-re, d'autre part, par la jeunesse de l'éphèbe, renvoyèrent dos-à-dos l'athénien au pied pointu et la Lesbienne au nez voluptueux.

Celle-ci fut très étonnée en entendant prononcer le jugement.

— Dos-à-dos avec son homme, dit-elle, c'est bien la première fois que cela m'arrive.

CLAPETTE.

## Ma Pipe.

CHANSON.

I.

L'on médit bien de toi, pauvre bouffarde,  
 Et l'homme ingrat veut nier ton pouvoir ;  
 Plus d'un pédant à la langue bavarde  
 Pour t'écraser étale son savoir.  
 Mais moi, je sais que l'ennui se dissipe  
 Quand, sous mes doigts, je sens ton doux émail  
 Aussi je veux te chanter, pauvre pipe  
 Toi, qui toujours allège mon travail.

II.

Pendant longtemps se déchâna la meule  
 Des médecins, assassins patentés.  
 Qui, contre toi, pour exciter l'émeute  
 T'attribuaient mille difformités.  
 Tu guérissais, ils t'avaient prise en grippe,  
 Brebis galeuse à chasser du bercail !  
 Console-toi pourtant, ô pauvre pipe  
 Toi, qui toujours allège mon travail.

III.

De grands savants, bêtes comme des ânes,  
 Avaient trouvé dans un vieux parchemin,  
 Par leur science, aux mystiques arcanes,  
 Que tu devais tuer le genre humain.  
 La bande alors avec fracas s'esquiva,  
 De leurs grands mots paraît tout l'attirail,  
 Mais leurs efforts sont vains contre la pipe  
 Qui vient toujours alléger mon travail.

IV.

Beaux avocats dont la logique égare,  
 Si de nos jours, vous aussi, vous venez,  
 Contre la pipe en fumant le cigare  
 Prêcher encore, nous vous rirons au nez.  
 Car, par ma foi, vous êtes d'un bon type  
 Pour nous traiter ainsi qu'un vil bétail.  
 Fumez ailleurs et laissez-nous la pipe  
 Qui vient toujours alléger le travail.

V.

Elle a des droits à la reconnaissance  
 Car l'ouvrier, pour son rude labeur,  
 N'a bien souvent nulle autre récompense,  
 Par elle il goûte un instant de bonheur.  
 La liberté, vous l'aimez... en principe,  
 Mais c'est pour mieux la détruire en détail  
 Maîtres habileurs, ennemis de la pipe,  
 Qui seule vient alléger le travail.

## LA DÉMISSION

A. LUIGI LOIR.

Le frère du lieutenant Bernard vient d'être guillotiné. Bernard ne croit pas qu'il lui soit désormais possible de rester au régiment, et il prie le capitaine Lorgnegrut de vouloir bien transmettre sa démission au colonel Ramollot.

Le capitaine, malgré son attachement pour Bernard, comprend sa situation fâcheuse, et s'empresse de se rendre chez le colonel, qu'il trouve fort occupé avec un officier d'administration :

— C'est qui a capitaine ?  
 — Mon colonel, je viens vous remettre et vous prier d'accepter la démission du lieutenant Bernard, bon officier, c'est dommage, mais ayant assassiné un médecin, son frère vient d'être guillotiné et...

— C'est moi, capitaine ! Bernard a tué un médecin, et on a guillotiné son frère !

— Non, mon colonel, au contraire, c'est...  
 — ... Bernard qui a été guillotiné

— Pardon, mon colonel, c'est le frère de Bernard qui l'a tué.

— Ah ! bien, Bernard a été tué par son frère, j'y suis, et... on a guillotiné le médecin, alors !

(1) Cette citation tendrait à prouver que bien avant Parmentier la pomme de terre était connue des grecs.

— C'est-à-dire, mon colonel, que c'est le médecin qui a été tué.

— Oui, j'entends bien, par son frère ; mais qu'est-ce que ce Bernard vient faire là-dedans, que les médecins soient tués par leurs frères ?

— C'est que... mon colonel... c'est le frère de Bernard qui a...

— Ah ! très bien, dites-le donc, capitaine. V's expliquez jamais ! s'crebleu ! et pourtant, voilà une heure que je vous demande pourquoi le... le... médecin... le chose... a tué... machin.

— Le médecin.

— Oui, le frère du médecin, c'est que j'disais.

— Mais, pardon, mon colonel, c'est bien le médecin lui-même qui est mort personnellement.

— Parbleu ! puisqu'il a été guillotiné... par son frère ! Mais dites-moi, capitaine, c'est que c'était que c'garçon-là médecin militaire ?

— Non, un médecin civil.

— Civil !... Eh bien, m'en f... pas mal, par x'emple, un civil ! mais Bernard peut bien tuer tous les médecins civils, m'en f..., me regardant pas les pékins ! tendez bien c'que j'vous parle.

— Mais, mon colonel, ce n'est de la faute de Bernard, Bernard n'a rien...

— Bon ! vois c'qui a pour l'ors, un duel, pas vrai ? M'en f... encore, continuez.

— Non, mon colonel, c'est à coups de marteau.

— Qu'on a guillotiné...

— Non, mon colonel, non, c'est à coups de marteau qu'on a tué le médecin, c'est ce qui fait que Bernard...

— Oui, j'y suis... Bernard a tué son frère le médecin à coup de marteau, parbleu ! c'est pas malin à d'viner. Alors le... médecin... eh bien ! quoi le médecin ! Oui, quoi ! s'crebleu ! s'pliquez-vous donc, capitaine, v's êtes là, dites rien, c'toujours moi qui parle avec votre s... n... de D... de Bernard, que j'connais s'ment pas. (Montrant l'officier d'administration.) C'est pas c'garçon qu'vous gêne, soupçonne ?

— Certainement non, mon colonel, monsieur étant tout à fait étranger à l'affaire... je... je...

— M'dites ça d'un drôle d'air, capitaine, c'est pas clair, t'endez-vous, c'est pas clair, n... de D... !

— Je vous assure que Bernard n'a nullement...

— ... Guillotiné, monsieur ! l'pense bien parbleu, d'puis une heure, sommes là à causer... m'laurais dit, c'évident.

— Voici l'affaire, mon colonel : Bernard a un frère.

— Le lieutenant ?

— Oui, mon colonel, et il a été guillotiné.

— Le lieutenant ?

— Non, son frère, parce que ce frère avait tué un médecin à coups de marteau, et...

— Ah ! très bien, j'y suis, fallait l'dire, s'crebleu, n'parlez pas, c'ment voulez-vous j'devine ?

Parfait, parfait ; j'ai compris : Bernard a tué un médecin, et il ne veut plus rester au régiment parce qu'il a été guillotiné, j'ai compris, capitaine, suffit ; donnez c'te démission, la ferai parvenir au ministre.

LE ROY.

## Ça et là

— Pourquoi les vacances ne commencent-elles qu'en août ?  
 — Parce que le travail passe avant août.

Les couturières sont les vraies disciplines des piqûres.

Le public n'a qu'une voix pour désavouer les lignes de chemins de fer qui n'en ont pas deux.

Quel était l'homme le plus studieux au temps de Dagobert ?  
 — C'était l'évêque de Noyon. On n'entend parler que de l'application d'Eloi.

## NOS THÉÂTRES

Théâtre Royal.

Nous avons eu, cette semaine, une nouvelle chanteuse légère, Mlle Rousseau. La débutante, très jolie, ne manque pas de voix et n'est pas trop maladroite pour une jeune personne peu faite aux planches. Néanmoins, elle n'a pas joué la *Fille du Régiment* de façon à enlever le public. Quelques *chut* ! ont même riposté à d'intempestifs applaudissements partis surtout des places occupées par les porteurs de billets de faveur. Ces applaudissements venant à la suite d'une mauvaise interprétation de l'œuvre de Donizetti — car personne ce soir-là n'a été bon — ont naturellement jeté de l'huile sur le feu.

Seulement, si Mlle Rousseau n'a pas réussi, rien, jusqu'à présent, ne prouve qu'elle ne puisse faire revenir le public de son impression première.

M<sup>lle</sup> Rousseau, comme nous le disions, ne manque pas de moyens, et les chanteuses

ayant de la voix ne sont pas nombreuses à ce point qu'on puisse condamner sans l'entendre — c'est le mot propre — une jeune artiste qui, après tout, n'a fait que prendre part — et sa part ne fut pas prépondérante — à une déroute générale.

Or, il paraîtrait que, de crainte de voir s'accroître ces manifestations de l'autre soir, on voudrait immédiatement rompre l'engagement de M<sup>lle</sup> Rousseau et se mettre de nouveau en quête d'une chanteuse légère. Nous ne parvenons pas à comprendre dans quel but on agirait de la sorte.

Mlle Rousseau a déjà effectué son premier début. En se pressant un peu, on pourrait aisément arriver jeudi prochain au ballottage et si, d'ici-là, cet artiste parvenait à conquérir les suffrages du public, ce serait un grand pas de fait. La saison est, somme toute, déjà très avancée et si l'on doit de nouveau se mettre à la recherche d'une chanteuse, voilà encore tout le répertoire au diable. Nous savons bien que Mme Gally est là, mais sapsristi ! Mme Gally ne peut charmer tous les rôles de chanteuse légère — surtout si elle se charge par surcroît (comme dans *Aïda*) des rôles de falcon. De plus une indisposition n'est pas — étant donné le charmant climat dont nous jouissons — un incident invraisemblable. Nous voyez-vous sans chanteuse, pendant quinze jours !

Notez que nous ne nous prononçons ici ni pour ni contre Mlle Rousseau. Nous demandons seulement qu'on laisse débiter cette jeune artiste et qu'elle soit soumise le plus tôt possible au ballottage. Il est temps, d'ailleurs, que l'on sorte de la période de tergiversations, de changements de spectacles et de confusion d'emplois que nous traversons.

Mme Gally est charmante et a beaucoup de talent, c'est convenu ; mais cependant Mme Gally, quel que soit le charme exercé par elle sur le public, ne pourra peut-être pas toujours suffire à tout. On a, après un début malheureux, fait réviser Mlle Doré — et l'on est tombé de Charrybe en Boldgi. Ce premier résultat n'est, somme toute, pas assez encourageant pour que l'on joue le même jeu avec Mlle Rousseau. Encore une fois nous ne voulons nullement faire passer, envers et contre tous, l'artiste en question ; nous demandons seulement qu'on la laisse débiter dans les conditions ordinaires, afin d'en finir, si possible, une bonne fois avec les pièces à débuts.

Quant aux manifestations que l'on paraît craindre, nous croyons pouvoir affirmer qu'elles ne se produiront pas.

Le public liégeois est trop poli pour se montrer cruel vis-à-vis d'une jeune artiste qui en est à ses premières armes. On pourra évidemment la rejeter au ballottage si l'on juge qu'elle n'est point suffisante pour servir de complément à Mme Gally. Mais quant à se montrer grossier vis-à-vis d'elle, c'est ce qu'on ne fera certes pas — nous connaissons assez nos concitoyens pour oser l'affirmer.

CLAPETTE.

P.-S. Jeudi, dans la *Traviata*, le nouveau baryton d'opéra-comique, a fait un bon début. Espérons que cela continuera.

## THÉÂTRE ROYAL DE LIÈGE

Directeur M. GALLY.

Bur. à 6 1/2 h. — Rid. à 7 0/0 h.

Dimanche 16 décembre 1883

Lucie de Lammermoor, grand opéra.

Le Chalet, opéra-comique en 1 acte.

## Théâtre du Pavillon de Flore

Direction Is. RUTH.

Bur. à 6 1/2 h. — Rid. à 7 0/0 h.

Samedi 15 décembre 1883

Débuts de M<sup>me</sup> Marie-Georges et de M. Lerieux.

1<sup>re</sup> représentation de :

L'Été de la Saint-Martin, comédie en 1 acte.

Prête-moi ta femme, comédie en 2 actes.

Partie de concert par M<sup>me</sup> Urbain, MM. Villard et Urbain.

Livre III, chapitre I<sup>er</sup>, comédie en 1 acte.

Ordre : 1. Livre III. — 2. L'Été. — 3. Concert. — 4. Prête-moi ta femme.

Dimanche 16 et lundi 17 décembre 1883.

Bur. à 6 0/0 h. — Rid. à 6 1/2 h.

La Fille du Tambour-Major, opéra comique en 3 actes et 4 tableaux.

La fausse adultère, grand drame en 5 actes et 6 tableaux, par Adolphe Dennery.

Ordre : 1. La fille du tambour major. — 2. La fausse adultère.

## EDEN - THÉÂTRE

Direction A. Senn, b. d'Avroy, 94.

Bur. à 7 1/2 h. — Rid. à 8 0/0 h.

TOUS LES SOIRS

## SPECTACLE VARIÉ

Succès sans précédent

Samedi 15, dernière représentation et soirée d'adieu de Miss Mazella, la charmante de pigeons, du clown Clémens, et de John Somlé, l'homme à la boule.

Dimanche, débuts des Paveurs mélanes ; des 4 sœurs Julia Albert chanteuses et danseuses anglaises, et du célèbre professeur Piamow, avec ses chiens savants. Pour les 3 dernières représentations de la troupe Lettine, velocipédistes, dans ses exercices. Chansonnets par M<sup>me</sup> Lemaire et Zelord, et M. Chemia. Orchestre.

Prix des Places :

Réservées et Loges, fr. 1-75. — Premières fr. 1-00. Galeries, fr. 0-75.

Liège. — Imp. E. PIERRE et frère, r. de l'Étuve. 12.



- Combien de temps m'aimeras-tu ?  
 (Elle) - Combien te reste-t-il de ta tante, me  
 dit-aid-tu tantôt ? .....

MINUIT



- Ne pourrait-on pas accompagner Madame  
 jusque ..... chez moi ? .....



- Madame, il elle Friponillette ?  
 - Elle est désinvolte, mais ça ne fait  
 rien - c'est la même chose -



- Vous dites que vous m'aimez - vous - un homme  
 que je trompe depuis trois ans et qui ne s'en  
 est seulement pas aperçu - ! -